

Nantes-Brest / Septembre 2010

Dès que Philippe Garcia m'informa par mail du projet d'une randonnée lors de la première semaine de septembre, le long du canal de Nantes à Brest, je manifestai mon intérêt, ne connaissant même pas son existence.

Un canal creusé entre le début et le milieu du dix-neuvième siècle. 364 kilomètres de long entre l'Erdre et l'Aulne, mais qui n'est artificiel que sur vingt pour cent de sa longueur, soit soixante-treize kilomètres. Huit cours d'eau sont canalisés pour l'alimenter, ou aménagés pour les rendre eux aussi navigables. Les ouvriers, parfois des paysans, mais souvent des prisonniers de guerre, et les ingénieurs créèrent ainsi près de six cents kilomètres de voies navigables et trois cent vingt cinq écluses dans les cinq départements traversés.

Dans ce genre de randonnée il y a de nombreux moments de convivialité, mais aussi par une allure légèrement différente vous vous retrouvez dans de grands moments de solitude, jamais très longs car l'on s'arrête et se regroupe ; et c'est dans un instant comme celui-là, que je me suis dit : et si je donnais un petit surnom à chacun d'entre nous.

Et voici le fruit de mes pensées, teintées d'humour dont personne ne m'en voudra, du moins je l'espère, inspirées par aucune méchanceté...

Les Participants

L'Aviateur : Philippe Hucher, eu égard à un lointain passé, mais qui en a gardé un sens certain de l'équilibre.

Callipage : Nelly Hucher, notre trésorière de randonnée, qui nous permet chaque soir d'éviter l'épisode des additions (sketch de Muriel Robin) et qui remplissait chaque chèque avec moult pleins et déliés, caractéristiques d'une fort belle écriture que nos enfants ne connaissent plus. Il est tellement plus simple de frapper sur un clavier, sans parler du correcteur d'orthographe, encore moins des textos...

Méli-Mélo : Tout simplement pour le jeu de mots. Amélie... mélo. Amélie Garcia, qui a pensé toute la randonnée que je n'avais pas retenu les prénoms de chacun, qui s'intéresse à tout, qui a un avis sur tout, ce qui est fort bien pour l'étudiante qu'elle est.

Le Petit Robert : Robert Hervé, une encyclopédie vivante, qui de par son expérience au travers, entre autre, ses nombreux voyages de par le monde, a emmagasiné plus d'informations que son illustre homonyme. Géographie, histoire, botanique sont ses domaines de prédilection.

Soeur Marie-Odile.com : toujours prête à guider, renseigner, informer les autres sur tous les plans. C'est le dévouement personnifié. D'un dynamisme qui n'a rien à envier à l'actrice Dominique Lavanant, dans la célèbre série télévisée.

Tic-Tac : Jacques Bertou, car passionné par la réparation d'horloges anciennes. Il a aussi un pédalage d'une régularité, d'une précision qui n'a d'égale que le mouvement suisse. Avec sa casquette, sous un certain angle, c'est le sosie d'Henri Bosc, célébrité cycliste.

Tricycle : Philippe Garcia, qui n'entendait que ce qu'il voulait bien entendre. Exemple : à chaque raccourci goudronné proposé, afin d'éviter une partie du chemin défoncé ou ré-empierre grossièrement, bizarrement il n'entendait plus personne, faisait le sourd et nous emmenait dans la dite direction la plus détestable pour nos pneus, mais direction prévue sur l'itinéraire. J'ai depuis mon enfance toujours gardé deux roues dans ma petite tête. Lui en a trois. c'est dire...

28 l'ancêtre : c'est tout ce que j'ai trouvé pour le conteur. Gilbert Wattel. Non pas qu'il ait 28 ans... Un des rares cyclos à rouler sur pneus de 28 mm en roues de 700, un peu juste sur ces chemins de halage aux revêtements irréguliers, surtout chargé de sacoches arrière. Mais je suis sûr qu'après ce récit vous vous ferez un plaisir de lui en attribuer un autre.

Dimanche 5 : Nort-sur-Erdre

« La belle endormie » pourrait qualifier cette commune de Loire-Atlantique en ce dimanche après-midi. Peu de commerçants ouverts, peu de monde sur les trottoirs, même autour du petit port...

Si bien qu'arrivés avant les autres, nous décidons, le Petit Robert et moi, d'aller en éclaireur vers la prise du chemin de halage ; un cul de sac dans une ferme nous oblige à faire demi-tour, mais ce qui nous permet le lendemain matin de le prendre un peu plus haut et ainsi ne pas perdre de temps en recherches.

Notre hôtel perdu sur une nouvelle zone, d'une part, et un nombre de restaurants restreints, nous contraint à prendre notre premier repas de groupe dans, je vous le donne en mille, une PIZZERIA. En pleine Bretagne, pays de la galette sous toutes ses formes, nous voilà réduits, contraints et forcés, à la quatre-saisons, calzone, ou norvégienne... Promis, juré, nous nous rattraperons plus tard.

Lundi 6 : Nort-sur-Erdre / Saint-Nicolas-de-Redon

Temps correct. Par un bourg plus animé que la veille nous atteignons assez rapidement le chemin de halage, au lieu-dit Bois de Bout. L'état de la voie apaise nos nombreuses interrogations : un fin gravier sablonneux nous permettra, s'il est constant sur toute sa longueur, de limiter le nombre de crevaisons, malgré les deux cyclos en 28. Les 35, voire plus, seront bien évidemment, plus confortables.

Terrain plat. Les écluses s'enchaînent et c'est là la première surprise. Un grand nombre de ces écluses sont habitées, du moins dans cette première partie de Loire-Atlantique (je suppose que le Conseil général du département octroie des subventions plus substantielles. C'est aussi une des parties les plus fréquentées par la gent batelière de loisirs).



Les locataires – nous avons souvent vu des femmes – personnalisent en fleurissant quelquefois à l'extrême, ce qui rend ces lieux magiques, à la fois havre de paix, troublé seulement et parfois d'un ronron de bateau qui entre dans l'écluse. Nous avons envie de nous arrêter à chacune d'entre elles et d'immortaliser l'instant par de nombreuses photos. Qui aura le meilleur angle, la meilleure lumière ? Souvent entre les asters mauves, les roses rouges, les géraniums blancs, roses et rouges, les marguerites blanches et jaunes, Monet aurait été heureux ici. Et nous avons envie de prolonger l'instant...

Premier casse-croûte à Blain où nous trouvons dans une boulangerie une formule à 5 € (sandwich à la française, bien de chez nous, pâtisserie et boisson comprise). Si cela n'est pas très diététique, cela a le mérite de nourrir son homme, voire sa cyclote...

Les allures individuelles sont différentes, et les besoins de photographe tel ou tel sujet font que le groupe s'étire. Mais les premiers, au bout d'un certain temps, attendent toujours le reste de la troupe.

Arrivés sous la pluie dans la banlieue de Redon, où notre hôtel se trouve sur le parking d'une grande surface « Leclerc », c'est assez inhabituel, mais sous l'eau nous ne sommes jamais difficiles. L'hôtel s'avère confortable, sauf pour nos vélos, la cour fermée où ils dormiront est à tous vents, ce qui est quand même un comble pour un établissement recommandé FFCT. Nous couvrons les selles tant bien que mal, et prions pour qu'ils ne soient pas noyés le lendemain. Un abri pour les vélos ne serait pas de trop.

La propriétaire nous indique un resto routier à deux pas de là, où nous sommes surpris par la qualité, la quantité, et la modicité du dîner. Un nom à retenir : le « Dig Bar ».

Mardi 7 : Saint-Nicolas-de-Redon / Josselin

Environ trois cents écluses à longer, cela fait en moyenne une chaque kilomètre et demi, C'EST ENORME... Toutes un peu pareilles, construites sur le même principe, de granit avec des linteaux massifs à chaque ouverture, une porte au milieu, une fenêtre de chaque côté, mais aussi toutes différentes, tant le goût des résidents a su les mettre en valeur. Qui une partie de bateau peinte, qui un filet de pêche, qui des outils d'autrefois. Toutes ont aussi un point commun : elles possèdent à leur fronton une pancarte, avec le nom de l'écluse, son numéro et le nombre de kilomètres depuis Nantes. Exemple : la Renaudais, n°8, 40,6 km. Ce qui permet de bien les identifier et de se repérer par rapport au plan.

Quant à la navigation, en septembre elle est très calme. Quelques bateaux de location glissent d'écluse en écluse. N'oublions pas qu'elles sont toutes manuelles et qu'à chaque arrivée, la responsable doit jouer de la manivelle. Elles doivent avoir de beaux biceps. Au moins un sur deux, selon qu'elles sont droitières ou gauchères.

A certaines un chien annonce notre venue, mais nous n'avons rencontré aucune agressivité.

Cette matinée est belle, et les reflets dans l'eau ne manquent pas. Par contre l'après-midi se gâte, au point que nous devons nous mettre à l'abri par deux fois. La première sous un pont SNCF où un couple d'Anglais venant à l'opposé, droits et fiers sous l'averse, flegme *so british* légendaire, nous croisent, obligés de passer sous une gouttière de flotte qui nous fait bien rire. « Ah ces Français !!! », doivent-ils penser, toujours aussi sympas. Nous venons de venger la marine française de Trafalgar et Jeanne d'Arc à la fois. Quant à la deuxième, un abri de fortune (plastique tendu sur des branchages par des pêcheurs) nous permet d'éviter ainsi le gros des averses...

Vers quinze heures, nous arrivons dans une cité qui mériterait que l'on y passe un peu plus de temps : Malestroit. La perle de l'Ouest, dit-on. Bourg médiéval, aux nombreuses maisons à pans de bois, couvertes d'ardoises, les Normands n'y sont pas trop dépaysés. Créé vers l'an 987, son nom signifie en langue d'oïl : mauvais défilé. Il devint Baronnie en 1451.

« Qui voit Malestroit a déjà perdu moult poids » ??? Pour nous, ça va, la perte est limitée...

La place et quelques rues pavées rompent avec une certaine monotonie du canal. Ici l'Oust nous quitte, et nous poursuivons notre chemin.

A peine franchissons-nous la pancarte Josselin, que la pluie redouble de violence. Un autochtone m'indiquant l'hôtel à 150 mètres, j'appuie sèchement sur les pédales, afin de le rejoindre sous ce déluge d'orage. Heureusement, une avancée de terrasse nous permet de nous mettre à l'abri sitôt arrivés.

Dégoulinant, mais à l'abri, c'est toujours un grand spectacle de contempler une pluie d'orage.

Les caniveaux débordent, et les rues se transforment en rivières. Certains d'entre nous ne sont pas là, mais se sont réfugiés sous un store de boulangerie, voire un porche-passage. Cela ne dure pas et le regroupement s'effectue. Les vélos cette fois sont rentrés dans la grande salle du restaurant.

Fermé ce soir. Quant à notre chambre, à laquelle on accède par un escalier extérieur, surnommée « armoire à balais » par Petit Robert, ce qui prouve que l'humour ne lui est pas étranger, nous permet, sur des lits superposés, achetés chez Ikéa, un repos bien mérité. Aussi une ampoule mal installée pourrait l'électrocuter... et cela n'est plus du domaine de l'humour. Il y a des hôteliers qui ne doutent de rien avec des clients qui ne sont que de passage. Ils s'étonneront de voir les chaînes d'hôtels s'installer en périphérie des villes. et de faire le plein...

Enfin, un grand moment dans la randonnée, attendu depuis la première heure : une CRÊPERIE !!! Les cieux s'étant calmés, nous recherchons l'objet de nos désirs. La première trouvée se nomme « La Sarrazine ». Tout un programme ...

Nous nous régalons, mais aussi instruits sur le pourquoi du comment. En effet, à part les crêpes salées et les crêpes sucrées, je ne faisais guère d'autres différences. Et pourtant, la galette de sarrasin, ou de blé noir, ou simplement galette, est venue de haute Bretagne, car autrefois on appelait tout simplement *krapouezhenn gwinizh du* la crêpe de blé noir salée, et la *kramouezhenn dous* de froment, sucrée. Et n'oublions pas qu'en basse Bretagne la galette était en soi un plat à elle seule, et que pendant le même temps, dans le Finistère, une partie du Morbihan et des Côtes-d'Armor, le mot galette ne désigne pas une crêpe salée, mais plutôt une pâte épaisse, ou un biscuit



beurré. Puis vint la crêpe dentelle. J'espère vous avoir éclairés sur le sujet. Pour elle, je vous l'assure, c'était très clair. Il n'y a qu'une chose que je découvre après quelques recherches, c'est que la farine, issue de cette graine, issue elle-même de cette plante nommée sarrasin (de la famille des polygonacées donc pas une graminée comme le blé, donc aussi dépourvu de gluten, intéressant pour les allergiques à celui-ci) nous vient de – je vous le donne en mille – de Pologne et de Chine, car délaissée par nos agriculteurs. Nous en avons aperçu quelques champs le long du chemin, mais la quantité récoltée est très insuffisante, par rapport à la demande (3 000 ha cultivés en 2008 contre 600 000 ha au XXe siècle). Il est donc vraisemblable que nous avons mangé en Bretagne des galettes dont la farine était chinoise ou polonaise...



Mercredi 8 : Josselin / Caurel

Du château de Josselin, nous n'en voyons qu'une imposante silhouette que nous abandonnons immédiatement en reprenant notre piste.

Les différents marais que nous longeons nous offrent des spectacles bucoliques. Une superbe vache, à la robe café au lait, les pieds enfoncés jusqu'aux « genoux », s'interroge sur notre passage. On se demande ce qu'elle fait là, isolée du troupeau.

Un héron nous devance et se pose ; nous arrivons à sa hauteur, il s'envole et se pose à nouveau, cent mètres plus loin, et ainsi de suite durant plus de deux kilomètres.

Le reflet dans l'eau de plusieurs arbres nous invite à mettre pied à terre pour la sacro-sainte photo. En long, en large, à ras de terre, je crois que celle-là, nous l'avons tous et sous différents angles. Ecluse 56, Kermelin : à partir de là et sur deux kilomètres, le chemin monte. Nous n'en revenons pas, c'est tellement inhabituel, au moins de quelques dizaines de mètres, mais cela suffit aux constructeurs de l'ouvrage de devoir multiplier le nombre d'écluses, une tous les 150/200 mètres, c'est incroyable !!! Quel travail de titan...13 écluses sur deux kilomètres. Puis nouvelle succession :

31 écluses sur six kilomètres, complètement débile. Quant à l'aisance de la navigation, il est facile d'imaginer les difficultés engendrées. Quant à la tranchée d'Hilvern, qui relie les vallées de l'Oust et du Blavet, c'est comme un coup de sabre, rectiligne, dans la colline.

Pour la tailler, que de sueur et de sang a-t-il fallu faire couler !!! Pas étonnant que ce canal que l'on mit 28 ans à construire (1824/1842) pour désenclaver Brest, après son blocus par les Anglais, ne fonctionna que jusqu'en 1923..., date à laquelle le barrage de Guerlédan fut réalisé.

Je crois que cette réalisation mériterait d'être au banc des accusés de l'émission de télévision *Combien ça coûte*, de Jean-Pierre Pernot, qui stigmatise le gâchis de certaines administrations. Mais il nous en reste quand même ce délicieux chemin de halage que nous poursuivons. Pas d'Anglais, pas de blocus. Pas de blocus, pas de canal. Pas de canal, pas de chemin. Alors, vive les Anglais...

Pontivy : le Blavet, tortueux à souhait, agrément notre randonnée et quand il faut s'extraire du fond de la vallée, à Mûr-de-Bretagne, pour récupérer la voie verte jusqu'à Caurel, les mollets sont durs, mais n'empêchent pas Méli-Mélo et Petit Robert de s'affronter dans un *mano a mano* digne des duels Anquetil-Poulidor, qui laissa l'ancêtre loin derrière et en épata plus d'un. La relève est assurée. On a beau être une « sacocharde », la fougue de la jeunesse l'emporte...

A Caurel l'aubergiste sympa ne nous affecte pas une armoire à balais, et la soirée est reposante.

Un regret toutefois : ne pas avoir pu dominer le lac de Guerlédan, la plus grande étendue d'eau de Bretagne (12 kilomètres et 400 ha) et son barrage EDF (1930) tout près, mais inaccessible dans notre direction.

Jeudi 9 : Caurel / Carhaix

Cinquième jour de notre épopée. Après une heure de pédalage, visite de l'abbaye de Bon Repos, paisible décor d'eau et de forêt, lieu idéal au XIIe siècle de repos et de recueillement pour les moines cisterciens. L'histoire du lieu s'avère plutôt mouvementée. Elle connut des périodes de prospérité et de crises, auxquelles les pillages de la révolution mirent un point final. En chantier depuis vingt ans, elle fait l'objet d'une importante restauration.

Puis vient la Grande Tranchée, nouvelle saillie dans une nature exubérante et sombre. Point culminant du canal : 184 mètres, la tranchée des bagnards rappelle que l'ouvrage a été construit en partie « grâce » aux prisonniers, condamnés aux travaux forcés. Beaucoup y laissèrent leur vie, usés par la maladie et la dureté du labeur. A Glomel, trois millions de m³ de terre ont été extraits par les forçats du bagne de Brest, transportés par charrettes et à dos d'hommes.

Pour creuser cette tranchée dans le schiste, il aura fallu neuf années. « 3 kilomètres de long, 23 mètres de profondeur, 100mètres de large » ligne de partage entre Blavet et Aulne.

L'échelle d'écluses de Saint-Peran franchie - les kayakistes s'en donnent à cœur joie -, nous devons déjà sortir de la vallée pour nous hisser sur le plateau de Carhaix par une voie verte, aux portes infranchissables à notre tricycle, sans aide.

La pluie menace, mais rien de méchant et nous voilà à la hauteur de la gare de Carhaix. Certains penseront immédiatement au festival des Vieilles Charrues qui rassemble plus de 150 000 fans, souvent dans la gadoue, applaudir les meilleurs groupes musicaux du moment, retransmis chaque année par de nombreux médias, et bien non, ce n'est pas dans cette direction que vont les souvenirs de plusieurs d'entre nous, mais bien de ceux de Paris-Brest-Paris. En effet, point de contrôle important, Carhaix secoue les méninges. « Tu te souviens, c'est ici que nous avons dormi quelques heures », dit Tic-Tac à Sœur Marie-Odile.com. « Et ici, le pointage où il y avait tant de monde », dit Tricycle...

Je crois même, quelques instants, tant je baigne dans ces souvenirs, que je visualise l'avoir réalisé moi-même...

Arrêtons de rêver. Mettons nos chevaux à l'abri. Ici, au moins un week-end tous les quatre ans, ils en voient des vélos passer et s'arrêter, des milliers. On n'a jamais eu notre coup de tampon, aussi rapidement...

L'hôtel *Noz-Vad* (Bonne Nuit) ne faisant pas restaurant, nous nous mettons à la recherche d'un endroit sympa : *La Rotonde*, au premier étage dominant la place de l'église. Nous avons une faim de loup. La tranchée et tous ces souvenirs nous ont épuisés...

Méli-Mélo voulant fêter sa victoire d'hier, dans ce sprint mémorable, commande un petit poiré des familles qui nous laisse tous pantois (photo à l'appui). Nous ne savions pas à quoi elle marchait. Alors à cet instant, nous sommes fixés...

Carhaix, à l'époque des romains *Vorgium*, capitale de la cité des Osismes, peuple occupant l'extrémité de la péninsule armoricaine, dix voies romaines y convergeaient. Un aqueduc lui procurait 6 000 m³ d'eau par jour, ce qui était exceptionnel pour le III^e siècle après J-C.

La nuit est réparatrice, et nous sommes à affronter notre dernière étape, le long du canal.

Vendredi 10 : Carhaix / Châteaulin

Les écluses deviennent tristes : plus de fleurs, plus de navigation. Des maisons d'éclusiers abandonnées, aux volets clos. Le canal lui-même sans courant. Les algues prolifèrent, bouchent certaines passes. Les engrenages des portes rouillent. Tristesse et désolation sont les maîtres mots de cette partie de canal. Il y a aussi quelques banderoles de mécontents qui manifestent leurs regrets.

De voir tout cela abandonné, nous avons envie de signer, de participer à cette désapprobation. Petit Robert, après un arrêt, s'aperçoit qu'il est crevé de l'avant. Le temps de se rendre compte qu'une belle punaise blanche trône au beau milieu de son pneu avant. Certainement un contestataire ! Nous qui étions prêts à les aider ! Il y a d'autres moyens de manifester ! Une des rares crevaisons du périple.



Midi. Nous voilà à hauteur de Châteauneuf-du-Faou : déjeuner au bord du canal ou gravir le mur qui se présente, pour rejoindre la place du village où se concentrent les commerces ? *That is the question*. Il y a bien une pancarte « Snack » sur l'autre rive, mais rien d'engageant, qui retient le cyclo qui a faim, et aimerait manger quelque chose de sympa. La décision est prise de gravir ce mur. En fait cela rompt avec la platitude de notre halage. Là haut, la devenue habituelle formule « sand/patis/boisson » nous satisfait et nous redescendons en quête d'un banc ou d'une table. Et là, au bord de l'eau, au fameux « Snack » vu de loin, peu engageant, le reste de la bande est attablé, entrecôte frites dans l'assiette. Ce jour-là, ils font des jaloux. Soit leur flair est plus fin que le nôtre, ou ils n'ont pas voulu se taper le mur. Nous ne saurons jamais lequel des deux sentiments a prévalu !

Après être entrés dans Châteaulin, nous découvrons cette fameuse dernière borne kilométrique de notre randonnée : la 360^e. Elle mérite bien la photo. Les autochtones qui nous croisent se demandent bien pourquoi nous lui montrons autant d'intérêt.



Direction notre logement, qui est évidemment situé sur les hauteurs ; mais avant il nous faut repérer la gare et acheter nos billets de train, du lendemain. Celle-ci est, cela va de soit, au sommet de la colline opposée. Ainsi, après avoir joué aux montagnes russes ou plutôt bretonnes, nous approchons enfin de notre reposoir. Le mot est approprié : en effet, après avoir demandé notre chemin à une dame, celle-ci nous répond : « 200 mètres, une grande grille à droite ». Merci Madame, tout heureux de cette précision. Descendus de monture, nous la poussons, et nous nous engageons dans cette grande allée bordée de cyprès au milieu de tombes. Nous sommes dans un cimetière. Demi-tour, nous nous sommes trompés de grille. Cinquante mètres plus loin, une grille ouverte cette fois, donne dans un grand jardin, au milieu duquel se trouve un bâtiment des années 60, trigone, à trois branches, construit par les frères de l'instruction chrétienne (frères de Ploërmel et de Lamenais), appelé Juvenat.

L'équivalent d'un petit séminaire (élèves jusqu'à 14 ans), par rapport au grand séminaire (au-delà de 14 ans). Depuis 1993, cet établissement fonctionne comme maison d'accueil, et nous sommes ainsi reçus aimablement par son directeur, dont l'adjoint nous montre nos chambres. Spartiates mais propres, lits superposés, avec le minimum vital, l'essentiel y est. Toilettes sur le palier. Prise du repas dans un réfectoire, où je crois avoir droit au bénévolat. En fait, nous y échappons.

Quand nous prenons connaissance du coût excessivement bas de cette nuitée, nous estimons en

avoir eu largement pour notre argent.

Des chants venant de la chapelle nous rappellent qu'un office est en cours, et c'est sur la pointe des pieds pour ne pas déranger que nous prenons nos aises.

Après une douche bienfaisante, je m'approche de la dite chapelle, pousse la porte, y fait trois pas, et y reste trente secondes. Suffisamment de temps pour me rendre compte de la préciosité du lieu. Mais c'est de retour sur l'ordinateur, site de Châteaulin, rubrique Patrimoine, puis Juvénat, que je me rends compte, en lisant les six pages consacrées à cette chapelle, de mon ignorance en la matière. Les initiés pourront s'y reporter ; article signé de Yves Pascal Castel 2007 où entre autre, le détail des vingt quatre scènes des vitraux et la symbolique des chiffres 72 et 18 sont expliqués et mis en évidence.

Samedi 11 : Châteaulin / Quimper / Nantes (par le train)

Au petit matin, six heures trente, après le petit déjeuner au réfectoire, nous prenons, pour la plupart d'entre nous sans lumière à nos vélos, la direction de la gare. Après avoir gravi à nouveau la côte d'hier soir. Sur la route deux jeunes braillent, peut-être éméchés d'une longue nuit bien arrosée. Tic-tac, s'arrêtant pour attendre son épouse, les calme en entamant un dialogue qui se termine ainsi : « C'est bien l'ancien ». Dans la rubrique faits divers, de nombreux cas identiques se terminent bien plus mal. Concluons par un nouvel adage : le cyclo ancien rassure la jeunesse. A méditer.

Le retour sur Nantes s'effectue donc par le train TER, en un premier temps jusqu'à Quimper, puis après transfert, jusque Nantes. Les horaires sont respectés et malgré l'ignorance des agents de la SNCF quant au nombre exact de crochets à vélos dans la rame, nous n'avons pas de problème de place. Il faut dire que ce jour-là il n'y a pas foule. Seul le passage d'une voie, au quai principal de la gare de Nantes, est folklorique, car deux ascenseurs obligatoires, un pour descendre, un pour remonter, ne permettent qu'à deux vélos d'entrer, le franchissement pédestre des voies étant devenu interdit.

Notre périple ne s'arrête pas là, encore faut-il rejoindre Nort-sur-Erdre, point de départ et lieu de garage de nos véhicules à moteur.

La sortie de l'agglomération nantaise est laborieuse (1 h 30). La volonté de suivre l'Erdre par des voies cyclables, nous emmène tout d'abord au beau milieu d'une fête foraine sans issue. Du train fantôme à la grande roue, nous ne faisons qu'un tour, manèges à l'arrêt.

Ensuite, perdus au beau milieu de facultés, la piste, mal indiquée, nous conduit à un grand rond-point, distant de six kilomètres de la Chapelle-sur-Erdre, où une brasserie fait l'unanimité du groupe. Nous commençons à nous installer, quand le gérant nous tient à peu près ce langage : « Pas de resto le dimanche. Vous pouvez boire, mais pas manger » Et nous c'est ce qui devient primordial. Contraints et forcés, nous nous rabattons dans le commerce d'à côté : un kebab. Après la pizzeria du premier jour, nous terminons en beauté. Pour plusieurs d'entre nous, c'est le baptême (si je puis dire) du feu. Avant de commander nous voulons nous rassurer, et le jeune officiant derrière ses feux, est assailli de questions. Origine du kebab ? Réponse : Grèce puis Turquie, et comme les Turcs sont nombreux en Allemagne, le devenu célèbre bout de bidoche vertical (souvent aggloméré de poulet, de dinde et de gélatine) nous est livré d'Outre-Rhin. Pas très engageant tout cela. Heureusement, détournant le regard vers d'autres propositions, une assiette dite végétarienne satisfait mon estomac. Et chacun d'entre nous se nourrit pour 8 €, frites et boisson comprises. Nous comprenons alors l'intérêt porté par notre jeunesse sur ce type d'alimentation.

Après cet intermède culinaire, nous reprenons nos pur-sang, direction la Chapelle-sur-Erdre. Toujours par volonté de suivre au plus près la rivière, deux groupes se forment, l'un piste cyclable, l'autre piste cyclable, mais pas la même. Après consultation de la carte Michelin datant de 1965, payée 1,50 frs, je décide d'emprunter la deuxième, celle qui surplombe la D69 jusqu'à Sucé. Cela ne s'invente pas. Un accent sur le « e ». Commune tout en longueur, la Chapelle-sur-Erdre ne se traverse pas, elle se longe, car la fameuse D69 est interdite aux cyclistes. Quand notre chère Administration interdit un itinéraire, elle se devrait de bien flécher sa déviation, même fût-elle une piste cyclable. Je perds mes collègues, Sœur Marie-Odile.com et Tic-tac, et me retrouve seul sur

cette piste qui se meurt dans un grand nulle part, autrement dit un cul-de-sac. Il me faut faire demi-tour et reprendre la maintenant célèbre départementale, malgré son interdiction. Me trouvant à quelques centaines de mètres de l'Erdre, par deux fois je tente de l'y rejoindre. Mais à chaque fois je débouche par un chemin très caillouteux, dans une propriété privée. A la deuxième tentative, je croise le vraisemblable propriétaire, immatriculé 44, qui ralentit, puis arrivant à ma hauteur, accélère rageusement ! Sympas les 44 ! Ne généralisons pas. Je n'ai même pas eu le temps de poser ma question. Deuxième demi-tour et re-départementale, cette fois jusqu'à Sucé, joli petit port, où je retrouve attablés mes deux compères. Me joignant à eux, nous concluons qu'à l'évidence il n'y a pas de chemin de halage, du moins rive droite.

Par où est passé le deuxième groupe ? Mystère. Après une vingtaine de minutes d'attente, nous décidons de reprendre la route jusqu'à Nort-sur-Erdre, notre point de départ.

A peine avons-nous le temps d'installer nos vélos dans nos véhicules, que le deuxième groupe arriva, et comme souvent en ces fins de randonnée, les « au revoir » sont rapides, chacun voulant reprendre la route le plus vite possible, afin de rentrer chez soi, au plus tôt. C'est toujours ainsi, lorsque la fête est finie.

Cette randonnée m'a réconcilié avec les organisations de clubs. Il faut tout simplement trouver LE CLUB qui vous ressemble, pour cela le Groupe de Touristes Rouennais n'a guère changé sa façon de pratiquer, d'initier le cyclotourisme, selon les préceptes de notre précurseur à tous : Paul de Vivie alias Vélocio. Lui aussi avait un surnom...

Rendez-vous en août 2011, en Angleterre. Mais ceci sera une autre histoire.

Texte et photos : Gilbert WATTEL

